NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

82 Nº 3 1960

Une nouvelle synopse des évangiles

R. DUTHOIT (s.j.)

p. 247 - 268

https://www.nrt.be/it/articoli/une-nouvelle-synopse-des-evangiles-1865

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Une nouvelle synopse des évangiles

Les ressemblances étonnantes des trois évangiles de Matthieu, Marc et Luc, imbriquées parmi tant de différences tout aussi manifestes, ont amené, on le sait, les exégètes à étudier ce que l'on a appelé le problème synoptique. Pouvait-on par l'analyse des textes qui nous sont parvenus retrouver l'ordre de filiation, puisque, de l'avis unanime des exégètes, dépendance il y avait? Tel fut l'objet de nombreux travaux qui s'échelonnent sur plus d'un siècle déjà! Le nombre des solutions montre, à lui seul, non seulement l'intérêt soulevé par cette question, mais aussi la divergence des opinions. Aucune d'elles, à ce jour, n'est parvenue à rallier, sinon la majorité, du moins la totalité des avis.

Faut-il rappeler l'hypothèse des deux sources, connue de tous les exégètes, où Marc est considéré comme une source de Matthieu et de Luc et Q en est la seconde? On connaît aussi l'hypothèse plus récente en date de M. Vaganay qui suppose, lui aussi, deux sources, Mg et Sg, qui seraient les traductions en grec d'originaux araméens perdus. Dans ce système, Mg serait la principale source de Matthieu, de Marc et de Luc et Sg serait l'autre source de Matthieu et de Luc. En outre, Marc aurait aussi influencé Matthieu et Luc.

Ce problème, Mgr de Solages vient de le reprendre dans un volumineux ouvrage [1]. Une tentative de plus dira-t-on? Peut-être... Mais « l'étude des évangiles est un labeur qui ne lasse point » (p. 1118), et cela seul justifie déjà ce nouvel essai. Il y a plus. L'intérêt de cet ouvrage est d'avoir recours, comme le dit son titre, à une nouvelle méthode pour résoudre ce problème synoptique : une méthode mathématique.

« Les méthodes littéraires, dit l'auteur, ont certes leur valeur mais, outre l'inconvénient de laisser souvent une grande place à l'impression subjective et, partant, de ne pas réussir à faire l'unanimité sur leurs résultats, elles ont le défaut de ne pas poser dans toute sa généralité et à partir de ses données matérielles, antérieurement à toute comparaison « littéraire », le problème de la dépendance. Or, il se trouve que ce problème se prête parfaitement à un calcul mathématique, basé sur une comparaison statistique, qui, s'il aboutit, aura, comme toute étude mathématique, l'avantage d'une grande objectivité » (p. 8).

Cette méthode réussira-t-elle à rallier tous les suffrages?... N'en

1. Mgr de Solages. — *Synopse grecque des évangiles.* Méthode nouvelle pour résoudre le problème synoptique. Leyden, N. K. Brill et Toulouse, Institut Catholique, 1958, 24 × 16 cm., VI-1128 p. Prix : 5.200 frs.

resterait-il que l'analyse si détaillée de cette synopse et ses graphiques de concordance que ce travail sera toujours d'un précieux secours pour tout exégète qui voudrait étudier une partie bien définie des évangiles synoptiques. Nous croyons qu'il en restera bien davantage, même au cas où l'on mettrait en doute l'une ou l'autre de ses conclusions : le problème est « strictement délimité ».

Dans les pages qui suivent, nous voudrions présenter cette nouvelle méthode et les résultats auxquels elle nous conduit, presque à notre insu. Sans doute ne suivrons-nous pas rigoureusement l'ordre adopté par l'auteur, nous essayerons toutefois de n'en rien omettre.

Nous examinerons d'abord la synopse de Mgr de Solages et les graphiques de concordance qu'il dresse; nous expliquerons ensuite la théorie générale — la nouvelle méthode mathématique en question — qui les a suscités, pour terminer par les conclusions auxquelles ils aboutissent.

Mais avant d'aborder chacune de ces sections, notons au préalable que celui qui voudrait étudier un passage des évangiles synoptiques aurait tout intérêt à se référer en premier lieu aux graphiques de concordance, pour connaître la structure générale de ce passage (place exacte, parallélisme d'ordre et sources globales); poursuivant son enquête, il examinerait ensuite sa composition détaillée dans la synopse.

I. LA SYNOPSE [2]

« Les textes des trois évangiles synoptiques, analysés selon la méthode qui va être exposée, sont répartis en plusieurs groupes et sous-groupes (...). Les titres que je (l'auteur) leur donne sont, pour une part, une anticipation des résultats de l'étude entière, mais le principe qui a conduit à cette répartition est d'ordre mathématique (rapport des nombres contenus dans les cases 1, 2, 3, 4) » (p. 27).

« On appelle, d'ordinaire, dit-il, cas de double ou de triple tradition les cas de parallélisme à 2 ou 3 textes. J'appelle double ou triple tradition marcienne les cas où Marc se trouve parmi ces textes; et j'appelle double tradition Xienne les cas où Marc ne se trouve pas parmi les deux textes mis en parallèle » (p. 27).

L'auteur distingue dès lors 5 grandes classes de textes.

Le premier groupe comprend les textes de *triple tradition marcienne* (pp. 33 à 608) et est subdivisé en deux sous-groupes : dans le premier, on trouve les textes de triple tradition marcienne simple (pp. 33 à 372) et les textes de triple tradition marcienne, combinée en Lc à une tradition qui lui est propre (pp. 373 à 544); dans le second sous-groupe, on trouve les textes de triple tradition marcienne,

2. Pp. 33 à 1031, avec sa présentation aux pp. 24 à 32.

combinée avec la double tradition Xienne (pp. 545 à 608) ; ces derniers textes reflètent assez mal la source qu'on appelle par anticipation « marcienne », puisque l'autre source, appelée X, y est combinée.

Le deuxième groupe comprend les textes de *double tradition Xienne*, (pp. 609 à 791), groupe dans lequel, répétons-le, « Marc ne se trouve pas parmi les deux textes (de Matthieu et de Luc) mis en parallèle ».

Le troisième groupe comprend les textes de *double tradition marcienne* (pp. 792 à 901), « subdivisés en deux sous-groupes » : dans le premier de ces sous-groupes, on compare Luc et Marc (pp. 792 à 804), dans le deuxième, on compare Matthieu et Marc (pp. 805 à 867). L'auteur y joint un troisième sous-groupe, de peu d'importance d'ailleurs « où il y a bien triple tradition, mais en réalité composée d'une simple tradition lucéenne (Luc) et d'une double tradition marcienne (Marc et Matthieu) » (pp. 868 à 901).

Dans le quatrième groupe, l'auteur cite, pour mémoire, *les simples traditions* : Marc (p. 902), Luc (pp. 903 à 916) et Matthieu (pp. 917 à 925).

Dans le dernier groupe, on procède à l'analyse des *doublets* (pp. 926 à 1031) : on y trouve successivement les doublets de Luc (pp. 927 à 955), ceux de Matthieu (pp. 956 à 995), ceux qui se trouvent en même temps chez Luc et chez Matthieu (pp. 996 à 1011), un doublet de Marc (pp. 1012 à 1014) et enfin un triplet de Luc (pp. 1015 à 1031).

Chacun de ces sous-groupes est à son tour divisé en épisodes pour en permettre une analyse plus aisée, — pour les retrouver facilement, on se reportera à la table des divers évangiles synoptiques, tables qui suivent l'ordre des chapitres et des versets de nos évangiles synoptiques (pp. 119 à 1125).

Chaque épisode, qui sera soumis à l'analyse dont nous allons parler, débute par une page d'introduction qui relate le titre de l'épisode en question, les références exactes dont il traite, les totaux [3] de toutes les analyses faites dans les pages qui le traitent et enfin différents pourcentages dont nous reparlerons.

Après avoir ainsi donné les grandes divisions de la synopse, passons maintenant à l'étude d'une de ses pages.

Chacune d'elles est divisée en trois étages horizontaux : le premier constitue la synopse proprement dite (« le texte adopté est celui de la synopse grecque du P. Lagrange », p. 24) ; le second fournit les éléments de la démonstration suivant la nouvelle méthode employée par l'auteur ; le troisième qui « sert à une comparaison détaillée des textes pris deux à deux (sans plus s'occuper du troisième) » (p. 24) n'est d'aucune utilité *immédiate* pour résoudre le problème synoptique qui

3. Les totaux généraux des épisodes formant un même groupe se trouvent à la fin de la synopse (pp. 1033 à 1050).

nous occupe : il est destiné à fournir « la base d'études littéraires ultérieures sur le rapport des évangiles synoptiques » (p. 25), études que l'auteur compte entreprendre dans un second volume...

Reprenons par le détail chacun de ces étages. — Pour plus de clarté, nous illustrerons notre exposé d'un exemple ; il s'agit de la page 63 de la synopse que nous reproduisons ci-contre, en y ajoutant les numéros des cases et les auteurs que ces cases concernent. Nous prions le lecteur de bien vouloir s'y reporter. Dans ce modèle, nous nous basons uniquement sur une page qui traite de la triple tradition (où nous avons donc 3 auteurs en présence). Nous apporterons plus loin les rectifications qui s'imposent pour les pages qui concernent les doubles traditions (où nous n'avons plus que deux auteurs en présence) et pour celles qui relatent les doublets (où nous pouvons avoir 4 ou 5 textes en présence, suivant qu'il y a doublet chez un ou deux auteurs).

« Les textes parallèles de Luc, Marc et Matthieu (Lc, Mc et Mt) qu'il s'agit de comparer » (p. 24) sont répartis dans cet ordre sur trois colonnes : c'est le *premier étage* : la synopse proprement dite.

Un groupe de 4 cases (1, 2, 3, 4) forme le *second*. Dans la case 1, on compte et on énumère les mots identiques (I) communs aux trois textes. [*Dans l'exemple choisi, la case 1 compte 8 mots; ce sont :* καὶ ἰδὼν τὴν πίστιν αὐτῶν — αἱ ἁμαρτίαι σου.]. Les cases 2, 3 et 4 contiennent les mots identiques (I) et les mots équivalents (E), communs à deux textes seulement. L'auteur appelle « mots équivalents (E) tous les mots de même radical ou de même racine qui ne varient que par leurs cas, nombre, temps, mode, personne... (p. 24) ». Dans la case 2, on compte et on énumère les mots (I et E séparés) communs à Lc et Mc [*il n'y en a aucun dans l'exemple considéré*] ; dans la case 3, les mots (I et E séparés) communs à Lc et Mt : [$I = 2$: εἶπεν *et* ἀφέωνται ; $E = 0$] ; dans la case 4, enfin, les mots (I et E séparés) communs à Mc et Mt : [$I = 5$: ὁ Ἰησοῦς - τῷ παραλυτικῷ - τέκνον ; $E = 0$].

L'étage inférieur, enfin, comprend 9 cases dont trois (les cases 7, 8 et 12) « imposées par les nécessités de la mise en page » sont toujours vides. Les six autres « servent à la comparaison des évangiles pris deux à deux (sans plus s'occuper du troisième) » (p. 24), comme nous l'avons déjà noté : les cases 5 et 6 pour Lc et Mc, 9 et 10 pour Mc et Mt, 11 et 13 pour Lc et Mt.

Chacune d'elles comporte six données différentes (I, E, Σ, A, + et T). — Dans l'exemple choisi, nous nous bornerons à ne citer que Lc (case 5) comparé à Mc (case 6). — De bas en haut, nous trouvons dans l'ordre, les mots identiques (I) communs aux deux textes comparés : [$I = 8$ *pour Lc et Mc*] [4], les mots équivalents (E) communs

	Λκ. 5.20		Μκ. 2.5		Μτ. 9.2β	
	καὶ ἰδὼν		καὶ ἰδὼν		καὶ ἰδῶν	
			ὁ Ἰησοῦς		ὁ Ἰησοῦς	
	τὴν πίστιν αὐτῶν		τὴν πίστιν αὐτῶν		τὴν πίστιν αὐτῶν	
	εἶπεν		λέγει		εἶπεν	
			τῷ παραλυτικῷ		τῷ παραλυτικῷ	
					Θάρσει,	
	Ἄνθρωπε		Τέκνον		τέκνον	
	ἀφέωνταί σοι αἱ ἁμαρτίαι σου		ἀφίενταί σου αἱ ἁμαρτίαι		ἀφέωνταί σου αἱ ἁμαρτίαι	
I	8 καὶ ἰδὼν τὴν πίστιν αὐτῶν - αἱ ἁμαρτίαι σου				Lc - Mc - Mt	1
I		2	2	εἶπεν - ἀφέωνταί 3	5	ὁ Ἰησοῦς - τῷ παραλυτικῷ 4 τέκνον
E		Lc - Mc		Lc - Mt		Mc - Mt
I	8	5	8	6		7
E	2	εἶπεν - ἀφέωνταί	2	λέγει - ἀφίενταί		
Σ	1	Ἄνθρωπε	1	τέκνον		
A		Lc		Mc		
+	1	σοι	4	ὁ Ἰησοῦς - τῷ παραλυτικῷ		
T	12		15			
I		8	13	9	13	10
E			2	λέγει - ἀφίενταί	2	εἶπεν - ἀφέωνταί
Σ						
A				Mc		Mt
+					1	Θάρσει
T			15		16	
I	10	11		12	10	13
E						
Σ	1	Ἄνθρωπε			1	τέκνον
A		Lc				Mt
+	1	σοι			5	ὁ Ἰησοῦς - τῷ παραλυτικῷ - Θάρσει
T	12				16	

à ces deux textes : [*E* = *2; chez Lc :* εἶπεν *et* ἀφέωνται *; chez Mc :* λέγει *et* ἀφίενται], les mots synonymes (Σ) communs à ces deux textes : [Σ = *1; chez Lc :* ἄνθρωπε *et chez Mc :* τέκνον].

égal à la somme des mots identiques (I) communs à Lc, Mc et Mt (case 1) et des mots identiques (I) communs à ces deux textes seulement (case 2) : dans l'exemple considéré, on a 8 mots communs à Lc, Mc et Mt + O commun à Lc et Mc.

Celui des mots (I) communs à Mc et Mt — ici 13 — est pareillement égal à la somme des mots identiques (I) communs à Lc, Mc et Mt (case 1) et des *mots communs à ces deux textes* (case 4) soit 8 + 5.

De même, pour Lc et Mt, il faut additionner les mots communs aux 3 textes et ceux qui sont communs à ces deux auteurs, soit ici 8 + 2.

— On remarquera que les mots (I, E, Σ) des deux textes comparés se correspondent un à un —. Nous trouvons ensuite les expressions analogues (A) communes aux deux textes comparés : [*A = O dans cet exemple*] et les mots supplémentaires (+), sans correspondance dans l'autre texte : [+ = *1 chez Lc :* σοι *et 4 chez Mc :* ὁ Ἰησοῦς — τῷ παραλυτικῷ]. — On notera que, cette fois, les mots (A et +) ne se correspondent plus un à un : des expressions analogues (A), en effet, peuvent varier de longueur; quant aux mots (+), ils sont supplémentaires et, par définition, propres à leur auteur. — Toutes ces données sont enfin totalisées (T) : [*T = 12 chez Lc et = 15 chez Mc*].

« Les textes sont donc intégralement décomposés sous cet angle de comparaison » (p. 25).

Les données de une ou plusieurs pages ainsi analysées, formant un même épisode évangélique, sont résumées, comme nous l'avons noté plus haut, dans la page d'introduction à cet épisode. Cette dernière, outre ces totaux, indique le titre de l'épisode, ses références exactes et « les pourcentages des mots identiques (I), des mots identiques et équivalents (I + E), et des mots identiques, équivalents et synonymes (I + E + Σ), (ce sont les pourcentages des mots qui, on s'en souvient, se correspondent un à un). Ces pourcentages sont disposés de la manière suivante : I | I + E | I + E + Σ.

Ce tableau permet de se faire une idée précise du degré de similitude entre les textes parallèles » (p. 25).

Le même dispositif est aussi employé lorsqu'il s'agit de comparer les textes de double tradition (c'est-à-dire lorsque nous avons en présence 2 textes au lieu de 3). Toutefois le nombre de cases des deux étages inférieurs, nécessaires pour y écrire les résultats de l'analyse, sont réduits à trois cases utiles : une pour les mots communs à ces deux textes et une pour chacun des deux auteurs en présence. (Par exemple, pour les textes de double tradition Xienne, — Lc et Mt —, on aurait besoin des seules cases concernant à la fois Lc et Mt, soit les cases 3, 11 et 13 de notre modèle).

Par contre, pour l'analyse des doublets, où l'on peut avoir 4 ou 5 textes en présence, le problème se complique quelque peu : pour 4 textes, on a besoin de 11 cases et pour 5 textes, de 26.

II. GRAPHIQUES DE CONCORDANCE [5]

En plus de la synopse, dont on vient d'exposer le « mécanisme »

5. Ils se trouvent aux pp. 1089-1105.

minutieux, qui constitue le premier système pour résoudre le problème synoptique, Mgr de Solages nous présente encore des graphiques de concordance, mettant en parallèle les textes de triple tradition marcienne; ils constituent un second système, totalement indépendant du premier, pour résoudre ce problème. Leur disposition et leurs couleurs mettent en lumière, de manière étonnante, l'ordre de succession des péricopes de ces textes dans les évangiles synoptiques.

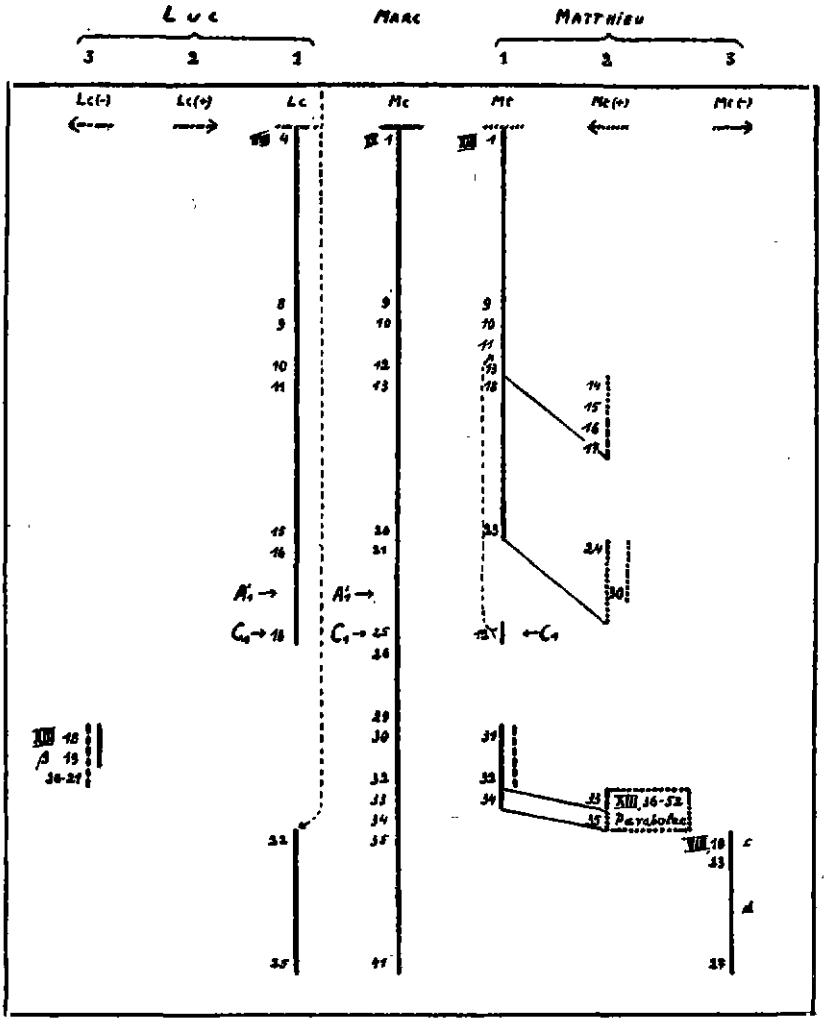
Chaque page quadrillée de cette concordance, divisée en 7 colonnes, contient un chapitre entier de Mc, auquel on compare les passages parallèles des deux autres évangiles de Lc et de Mt. La colonne du milieu est réservée à Mc (on agit de la sorte par anticipation sur les résultats). Mais on pourrait parfaitement prendre Lc ou Mt, comme base, au lieu de Mc : la démonstration aboutirait au même résultat, car elle ne repose que sur les concordances d'ordre.

Les six autres colonnes concernent Lc et Mt : les trois colonnes de gauche, que nous avons numérotées de 1 à 3, reçoivent les textes de Lc, celles de droite, que nous avons pareillement numérotées de 1 à 3, reçoivent ceux de Mt. Sur les colonnes proches de Mc (les deux n° 1, à gauche et à droite de Mc), on « dispose les péricopes de Lc et de Mt, parallèles à Mc et se succédant dans le même ordre » (p. 1088); sur les colonnes extrêmes (les n° 3), on dispose les textes de Lc et de Mt, parallèles à Mc mais qui, cette fois, ne suivent pas son ordre, (par anticipation sur les résultats, on dira qu'ils ont donc été déplacés par rapport à Mc); les colonnes restantes (les n° 2) ne servent qu'à « dégager » la comparaison des parallélismes de textes non parallèles (qui masquent cette comparaison) et dont on situe pourtant le point d'insertion dans les colonnes n° 1.

Reprenons l'énumération de ces colonnes dans cet ordre. Pour plus de facilité, nous illustrerons notre exposé d'un exemple; il s'agit de la p. 1092 du livre de Mgr de Solages où l'on compare le chapitre IV de Mc aux textes parallèles de Lc et de Mt. Nous prions le lecteur de bien vouloir s'y reporter (voir p. 254).

Le texte de Mc (IV, 1-41) se succède en ordre continu, sur *la colonne du centre* qui lui est réservée. Chaque verset correspondant à un carré de la page quadrillée : « la longueur des traits est donc approximativement proportionnelle à la longueur du texte. Pour la clarté du parallélisme, je (l'auteur) attribue conventionnellement aux passages de Lc et de Mt, parallèles à Mc, la même longueur qu'aux passages correspondants de Mc, même si, dans la réalité, ils sont de longueur différente » (p. 1088).

Les colonnes les plus proches de Mc (*les n° 1*), réservées aux péricopes, parallèles à Mc et se succédant dans le même ordre, présentent donc « des textes discontinus : les trous correspondant aux passages de Mc, sans équivalent en Lc ou en Mt » (p. 1088). [Ex. *Lc VIII,*



4-18 et 22-25 est parallèle à Mc IV, 1-25 et 35-41 et suit son ordre; par contre, Lc n'a pas d'équivalent à Mc IV, 26-34 : raison d'être de la discontinuité de la ligne en Lc. On agit de même pour Mt].

Les colonnes extrêmes (*les n° 3*) contiennent les versets de Lc et de Mt qui, tout en étant parallèles à Mc, ne suivent pas son ordre : [Ex. *Mt VIII, 18, 23-27* [6], *parallèle à Mc IV, 35-41 est d'un ordre*

6. Les lettres minuscules (par ex. c et d), dans les colonnes 2 et 3 de Mt et les lettres grecques (par ex. β), dans les colonnes 2 et 3 de Lc indiquent les péricopes déplacées par leurs auteurs respectifs et permettent de trouver la place de leur réemploi (si l'on peut dire) où figure une seconde fois cette même lettre qui sert « d'indicatif de péricope ».

Les lettres majuscules (par ex. C) indiquent les doublets.

différent. Ce texte se retrouve une seconde fois à l'endroit où il a été placé par Mt, mais cette fois-ci, sur la colonne 2; dans le cas présent, ce texte de Mt se trouve à la p. 1089].

On dispose sur les colonnes restantes (*les n° 2*) tous les versets de Lc et de Mt « qui n'ont pas d'équivalent en Mc, marquant toutefois leur point d'insertion dans les colonnes n° 1 » (p. 1088). [Ex. *Mt XIII, 14-17, 24-30, 33 et 35-52 : textes ajoutés par Mt, par rapport à Mc*; Lc n'a aucun texte supplémentaire dans l'exemple choisi].

Tels sont les dispositifs des graphiques de concordance. Il faut toutefois faire remarquer que les couleurs, employées par l'auteur — couleurs qu'il était impossible de reproduire dans le cadre d'un article [7] — font nettement ressortir non seulement le parallélisme des textes de triple tradition marcienne mais encore leurs sources respectives : ce qui rend leur lecture très facile.

A la fin de cette enquête qui porte, rappelons-le, sur l'ordre des textes de triple tradition marcienne, on collationne les résultats dans un tableau à 4 cases, semblable à celui que l'on a utilisé dans la synopse pour collationner les mots communs.

Maintenant que nous avons en main tous les éléments de travail concernant la synopse et les graphiques de concordance, nous pouvons rechercher la raison d'être de tout cet ensemble. Quel en a été le principe directeur? Nous répondons : c'est la théorie mathématique, théorie qui constitue la nouvelle méthode mise au point par l'auteur, pour résoudre le problème de la dépendance des textes en général et la question synoptique en particulier.

Mais avant d'aborder cette dernière, il nous faut au préalable étudier la théorie générale.

III. THEORIE MATHEMATIQUE GENERALE [6]

Pour l'exposer, trois étapes fort simples d'ailleurs, même pour un non-initié aux habitudes mathématiques, sont nécessaires. Dans la première, on dresse les types de rapports qui peuvent exister entre deux ou trois textes, types de rapports que l'auteur appelle schèmes de filiation. La deuxième étape consiste à discuter ces schèmes de filiation en vue d'éliminer ceux qui ne conviennent pas. La troisième étape, enfin, a pour but d'établir les types de structure (ou « concor-

7. L'auteur réserve la couleur verte pour Mc et tous les passages de Lc et de Mt qui lui sont parallèles (de même ordre que lui ou non); nous l'avons remplacée par un trait continu; la couleur or indique les passages de source X : nous y substituons des tirets; la couleur rouge, ceux propres à Mt : nous y substituons des pointillés; la couleur bleue, ceux propres à Lc : aucune texte propre à Lc dans notre modèle.

dances ») qui existent entre les schèmes de filiation restants et les *résultats qu'ils entraînent.*

a) *Schèmes de filiation.*

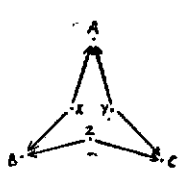
Lorsqu'on a DEUX textes en présence, quels qu'ils soient (appelons-les A et B), on ne peut avoir entre eux que 4 types de rapports *fondamentaux* : soit que le texte A ait copié le texte B, soit que le texte B ait copié le texte A, soit que tous deux dépendent d'un inconnu que nous appelons X, soit enfin qu'entre les deux textes A et B, il n'y ait aucun rapport de filiation : ce que l'on peut symboliser par

les schèmes suivants : $\begin{matrix} B & A & & X & & A \\ \downarrow & \downarrow & & \swarrow & \searrow & \\ A & B & A & & B & B \end{matrix}$.

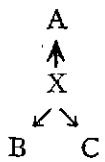
On omet donc tous les schèmes plus complexes, car dans le problème qui nous occupe, les 4 schèmes simples fondamentaux suffisent à tout expliquer : le schème $A \rightarrow X \rightarrow B$, par exemple, qui fait intervenir un inconnu (X) entre les deux textes considérés n'entre donc *pas directement* en ligne de compte, mais il y est *implicitement* compris, car ce schème revient à dire qu'en définitive B a indirectement A pour source.

Lorsqu'on a TROIS textes en présence (A, B et C), on ne peut construire que 65 schèmes, à partir de ces 4 schèmes fondamentaux, propres à 2 textes. Pour ne donner « aucune position privilégiée à l'un d'entre eux », on les dispose au sommet d'un triangle équilatéral : par exemple, le schème dans lequel A est source commune de B et C, et B est une seconde source de C s'écrira $\begin{matrix} & A & \\ \swarrow & & \searrow \\ B & \rightarrow & C \end{matrix}$.

Parmi ces 65 schèmes, 64 proviennent des 4 schèmes fondamentaux, exposés ci-dessus, appliqués aux cas de trois textes pris ensemble; le 65e est un cas particulier que nous allons expliquer plus en détail.



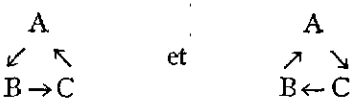
L'un de ces 64 schèmes se présente comme suit : c'est-à-dire que chaque groupe de deux textes (A et B), (A et C) et (B et C), dépend d'une source inconnue (respectivement X, Y et Z). Mais il pourrait se faire que ces sources inconnues ne soient pas distinctes; c'est pourquoi « il nous faut envisager (en plus de ce schème) les cas où ces sources inconnues (X, Y et Z) s'identifieraient deux à deux (X et Y), (X et Z), (Y et Z), ou toutes ensemble. Dans tous ces cas, les schèmes se confondent dans

l'unique schème  (p. 14) », où l'on ne retrouve plus qu'une

seule inconnue X, commune aux trois textes. C'est le 65e schème.

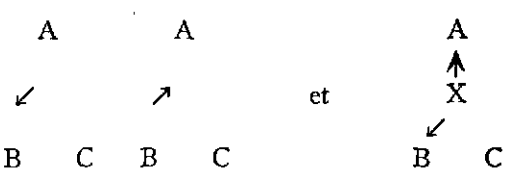
b) *Leur discussion.*

Des 65 schèmes ainsi établis, 53 seulement peuvent entrer en ligne de compte dans le problème synoptique. Les 12 schèmes restants doivent être éliminés, soit qu'ils sont impossibles, soit qu'ils ne satisfont pas notre problème. Les deux schèmes



sont impossibles parce qu'ils « symbolisent le cas impossible d'un texte qui serait à la fois source et copie d'un même autre texte (p. 14) » ; les dix autres, par hypothèse, ne vérifient pas notre problème : l'un de ceux-ci :  marque une indépendance entre les

trois textes, les 9 autres, une dépendance entre 2 textes seulement :

ce sont les schèmes :  et leurs permutations circulaires [9].

c) « *Concordances* » *entre les schèmes de filiation et leurs résultats.*

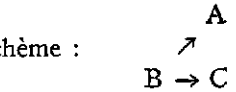
La troisième étape consiste à établir les types de structure ou « concordances » qui existent entre les 53 schèmes de filiation retenus et leurs résultats. Ces résultats, ce sont ceux que les deux enquêtes statistiques collationnent dans les 4 cases (1 à 4) : ces dernières forment, on s'en souvient, le second étage de la synopse et servent

9. « On appelle permutations circulaires les rotations successives d'un schème autour du centre de ces triangles, les lettres A, B, et C qui symbolisent les textes demeurant immobiles (p. 14) ». Un schème donne donc, par permutations circulaires, trois schèmes différents, suivant les trois points du triangle que l'on permute.

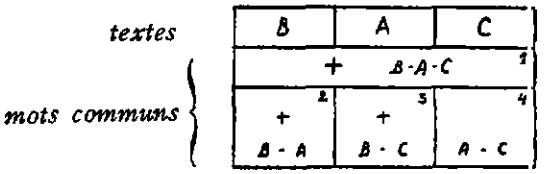
aussi à interpréter les graphiques de concordance. Notons que l'on synthétise ces résultats parce que, pour dresser les « concordances » dont nous parlons, de même d'ailleurs que pour lire les résultats au terme des deux enquêtes, il nous suffit de savoir s'ils sont positifs ou nuls (c'est-à-dire de savoir si les cases 1 à 4 sont pleines ou vides).

Pour établir ces « concordances » — ce que l'on fait, notons-le, avant d'aborder les enquêtes statistiques et donc indépendamment d'elles, — on « descend », pour autant que l'on puisse s'exprimer de la sorte, du schème de filiation vers les résultats synthétisés (qu'on inscrit dans le tableau à 4 cases), tandis que pour lire la solution (à la fin des enquêtes), on « remonte » de ces cases vers les schèmes qui y correspondent. Ces cases, en effet, peuvent être pleines ou vides (c'est-à-dire avoir des résultats positifs ou nuls), et partant à tel type de schème correspondra un type bien défini de tableau à 4 cases [10].

Expliquons-nous dans un exemple. Soit le schème :



auquel on fait correspondre le tableau à 4 cases adéquat :



Ce schème symbolise que B est source commune de A et C et que, entre les textes A et C, il n'y a aucune relation directe.

Si les textes comparés sont suffisamment longs, ce schème donne :

1° la case 2 positive (c'est-à-dire pleine) : il y a des mots communs aux textes A et B puisque, par hypothèse, B est source de A. On synthétise le résultat en écrivant + dans cette case.

2° la case 3 positive : B, par hypothèse, est aussi la source de C : il y a donc des mots communs à B et C. On synthétise de nouveau ce résultat en écrivant + dans cette case.

3° La case 1 positive : B, par hypothèse, est source commune des deux textes A et C. Il y a donc des mots communs aux trois textes : d'où on écrit + dans cette case.

4° La case 4, par contre, est négative (c'est-à-dire vide) : il n'y a, en effet, par hypothèse, aucune relation directe entre A et C; il

10. Le jeu des cases, pleines ou vides, donne une série de 16 possibilités dont 8 seulement sont à retenir. Les 8 autres sont chimériques ou ne concernent pas notre problème.

n'y aura donc aucun mot commun, propre à ces deux textes seuls, *contre* leur source commune B, sauf cas fortuit! Ce résultat négatif, on le synthétise en n'écrivant rien dans cette case 4.

Notons que les « concordances » que l'on vient d'établir, à titre d'exemple, entre un schème de filiation et ses résultats, antérieurement à toute enquête portant sur un texte concret, doivent être établies de la sorte pour tous les schèmes retenus. On constate alors que, à un tableau de cases donné, peuvent correspondre plusieurs schèmes différents. — Ceci ressort d'autant mieux du fait que le nombre de schèmes possibles est de loin supérieur au nombre de possibilités offertes par le jeu des cases pleines ou vides.

Pour reprendre l'image déjà employée, nous venons de « descendre » d'un schème vers le tableau à 4 cases, pour établir à l'avance les « concordances » schèmes-cases tandis qu'à la fin des enquêtes statistiques, pour lire la solution, il suffit de « remonter » du tableau à 4 cases obtenu vers les schèmes qui le satisfont.

Sans doute la théorie mathématique ne peut-elle éliminer tous les schèmes, sauf un; du moins *circonscrit-elle le problème,* dans des limites précises : elle canalise les recherches ultérieures et ce n'est déjà pas si mal! Ajoutons, cependant, que si des données supplémentaires venaient se greffer sur la théorie générale, le travail d'élimination des schèmes pourrait se poursuivre, pour n'en garder peut-être qu'un seul; ce qui serait l'idéal.

IV. SOLUTION DU PROBLEME SYNOPTIQUE

Appliquons maintenant cette théorie générale aux cas précis des évangiles synoptiques.

Comme nous l'avons déjà indiqué en présentant la synopse et les graphiques de concordance, deux voies s'ouvrent devant nous; toutes deux, nous allons le voir, convergent vers les mêmes résultats : la démonstration en sera d'autant plus convaincante.

Dans la première démarche, Mgr de Solages étudie les données statistiques, offertes par la synopse; dans la seconde, qui est totalement indépendante de la première, on ne saurait trop insister, il a recours aux graphiques de concordance.

A. PREMIÈRE MÉTHODE : LES MOTS COMMUNS DE LA SYNOPSE [11].

Nous y examinerons spécialement les textes de triple tradition marcienne et ceux de double tradition Xienne. Les doublets, comme données supplémentaires, achèveront cette première démarche.

11. Pp. 1052 à 1086 du livre de Mgr de Solages.

Textes de triple tradition marcienne.

Leur importance numérique saute aux yeux : cette triple tradition couvre le 1/3 de l'évangile de Lc et les 2/5 de celui de Mt (c'est-à-dire qu'on décèle la présence de Mc dans le 1/3 de Lc et dans les 2/5 de Mt, mais il est bien évident que, dans ces passages, tous les mots ne proviennent pas uniquement de Mc : Lc et Mt en ont ajouté beaucoup d'autres qui leur sont propres).

Ce 1/3 de Lc forme un groupe de textes comptant 7.040 mots sur un évangile qui en a 19.587. Les 2/5 de Mt forme un groupe de textes comptant 7.678 mots sur les 18.518 de tout son évangile. Quant à Mc, il entre pour les 3/4 de son évangile dans cette première mise en parallèle avec Lc et Mt, avec 8.189 mots sur 11.090 de son évangile (le reste de son évangile entrera en ligne de compte dans les textes de double tradition marcienne).

On se souvient d'avoir vu que les textes de triple tradition marcienne se subdivisent en deux : le premier sous-groupe renferme les textes de triple tradition marcienne soit pure, soit mêlée, chez Lc, à une tradition qui lui est propre. Le second renferme des textes où les deux traditions marcienne et Xienne se trouvent combinées et, pour ce motif, ce groupe reflète mal la triple tradition marcienne; de plus, il est de faible importance numérique : on peut donc le négliger. « C'est donc le premier sous-groupe qui doit fournir la base première de notre recherche » (p. 1082).

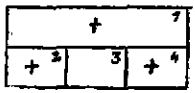
« Ce qui le caractérise, c'est le quasi-vide de la case 3 ». En voici les statistiques :

I	1.694 (mots communs à Lc - Mc - Mt) 1		
I	943 } 1.174 2	314 } 393 3	1.631 } 1.919 4
E	231 }	79 }	288 }
	Lc - Mc	Lc - Mt	Mc - Mt

Elles montrent que la case 3 ne contient que le 1/3 des mots de la case 2 et moins du 1/5 des mots de la case 4.

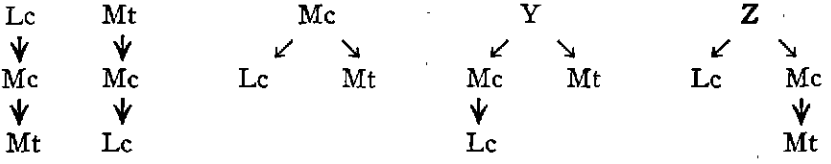
« Qui plus est, le total des mots identiques (I) de cette même case 3 est très faible aussi (moins d'un cinquième) par rapport à la case 1 [314 mots (I) dans la case 3 par rapport à 1.694 mots (I) de la case 1], ce qui, à soi seul, rend très improbable un rapport propre (c'est-à-dire indépendant de Mc) entre Lc et Mt. Si, en effet, Lc et Mt avaient entre eux une liaison directe, leur permettant d'avoir des mots communs en plus de ceux qui proviennent de leur liaison par Mc, comment y en aurait-il un si faible pourcentage? » (p. 1053).

Dans ce cas, pourquoi cette case 3 n'est-elle pas toujours vide? Disons plutôt qu'elle est apparemment pleine de 393 mots! En effet, Mgr de Solages, intrigué par ce phénomène (la présence de quelques mots dans cette case), a fait « une étude statistique précise des mots qu'elle contient (mots communs à Lc et à Mt seuls) en les comparant aux mots correspondants de Mc. Le résultat est frappant : à quelques cas près qui vont être notés, et qui, comme tous les cas exceptionnels, peuvent s'expliquer de bien des manières, il n'y a dans la case 3 que *des variantes grammaticales ou stylistiques* [12]. Ce phénomène ne peut donc être dû à l'influence d'une source. On n'utilise pas une source (...) pour y puiser uniquement des corrections grammaticales ou stylistiques » (p. 1053). Du point de vue qui est le nôtre, l'étude du problème synoptique, on peut donc la considérer comme vide. On a donc le tableau à 4 cases suivant :



où la case 3 est nulle (vide) et les autres, positives (pleines).

En lisant ce résultat, d'après les « concordances » schèmes-cases, établies dans la théorie mathématique générale, nous trouvons que seuls les 5 schèmes suivants satisfont pareil tableau : ce sont (p. 1066) :



12. Nous ne pouvons songer à dresser ici la liste complète des 393 mots de la case 3, où nous avons accord de Lc et de Mt contre Mc; du moins voudrions-nous donner quelques exemples pour prouver l'assertion de Mgr de Solages selon laquelle cette case 3 ne contient que des variantes grammaticales ou stylistiques (pp. 1055-1065)

— il y a 64 cas évidents : Lc et Mt δέ contre καὶ chez Mc (34 cas)
Lc et Mt καὶ contre δέ chez Mc (3 cas)
Lc et Mt εἶπεν contre λέγει chez Mc (27 cas)
ἔλεγεν etc.

— il y a 80 cas où l'on a des mots de même racine mais de nombre, genre, cas, mode, temps... différent :
Ex. Lc et Mt τὴν (οἰκίαν) contre τὸν (οἶκον) chez Mc
παιδίον παιδίων

— il y a 51 cas où l'idée est la même mais le mot employé diffère :
Ex. Lc et Mt Θεοῦ contre εὐλογητοῦ chez Mc

— il y a 56 cas où Lc et Mt ajoutent un mot : Ex. μόνους contre (rien) chez Mc

— etc.

— il y a 22 cas enfin qui semblent requérir une autre source :
Lc τοῦ προσώπου αὐτοῦ contre (rien) chez Mc

« schèmes où l'on constate que *Mc est toujours intermédiaire entre Lc et Mt : raison d'être de leur ressemblance* » (p. 1066).

Textes de double tradition marcienne (Lc et Mc; Mc et Mt).

Ces textes (dans lesquels entrent les versets de Mc dont on n'a pas tenu compte dans les textes de triple tradition marcienne) ne posent aucun problème : les 5 schèmes qui viennent d'être retenus peuvent expliquer les ressemblances entre Lc et Mc ou entre Mt et Mc; ils n'apportent donc aucun élément nouveau mais ils ne permettent pas non plus « de pousser plus loin la solution du problème synoptique ».

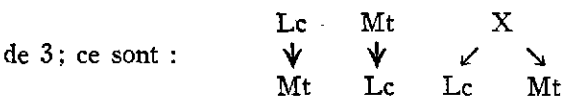
Textes de double tradition Xienne (Lc et Mt).

« Il en va tout autrement pour les textes de double tradition où ne figure pas Mc. Ils ne peuvent s'expliquer par les schèmes précédents, car Lc et Mt ne peuvent — du point de vue de la seule théorie de la dépendance des textes — s'accorder indépendamment de Mc, qui, dans ces schèmes, est la raison d'être de leur ressemblance. Avec eux, nous sommes donc mis en face d'un nouveau problème » (p. 1067).

Leur importance numérique, cette fois encore, est considérable : la tradition Xienne se retrouve dans près du quart de l'évangile de Lc (c'est-à-dire dans des textes qui comptent 4.688 mots sur 19.587 de tout son évangile) et dans plus du quart de l'évangile de Mt (c'est-à-dire dans des textes qui comptent 4.923 mots sur 18.518 de tout son évangile). On décèle la présence de la source X, par les accords de Lc et Mt, indépendamment de Mc, mais, faut-il le dire, tous les mots recensés dans ces textes ne proviennent pas uniquement de cette source inconnue : Lc et Mt en ont ajouté beaucoup d'autres qui leur sont propres.

Sur ces ensembles, les statistiques montrent qu'il y a 1.932 mots identiques (I) et 370 mots équivalents (E), communs à Lc et Mt, au total 2.302 mots communs. C'est dire leur étroite parenté.

Les schèmes de filiation qui peuvent expliquer la relation existant entre deux textes, nous l'avons vu dans la théorie mathémati-

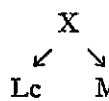


que, sont au nombre de 3; ce sont :

Notons toutefois que l'« X » dont il s'agit ici, « n'est pas l'X quelconque de la théorie mathématique générale de la dépendance des textes, mais l'X très particulier défini ici comme la source commune hypothétique de Lc et de Mt, source qui peut d'ailleurs être, dans ce cas, une ou multiple » (p. 1067).

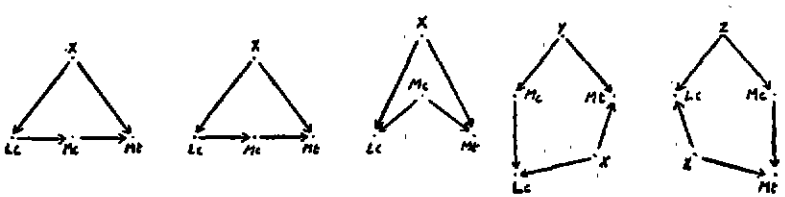
« Seulement il ne faut pas oublier que les textes de double tradition (Lc, Mt) font partie des mêmes évangiles que les textes de triple tradition (Lc, Mc, Mt) et lui sont entremêlés ; que, par suite, ces deux problèmes ne sont pas indépendants et que leurs solutions doivent être compossibles.

« Or, d'un côté (schèmes explicatifs retenus pour les textes de triple tradition marcienne), la liaison de Lc et de Mt passe toujours par Mc : ils n'ont pas de liaison directe, ils ne se connaissent donc pas ; de l'autre (les 3 schèmes explicatifs en question en ce moment pour les textes de double tradition Xienne), nous avons le choix entre deux schèmes qui supposent une liaison directe entre Lc et Mt, et un schème qui leur suppose une source commune sans liaison directe entre eux. Il est évident que les deux premiers sont incompossibles avec ceux retenus pour l'explication des cas de triple tradition. Seul le dernier schème



est donc à retenir comme possible, ce qui veut dire que nous avons démontré l'existence d'une source X, commune à Lc et Mt et distincte de Mc » (pp. 1067-68).

Pour les textes de triple tradition marcienne nous avons obtenu 5 schèmes et pour ceux de double tradition Xienne nous n'en retenons qu'un seul ; il faut donc les combiner, pour trouver à ce stade les solutions recherchées, ce qui donne les 5 schèmes synthétiques suivants :



« La théorie générale ne nous permet pas d'aller plus loin et de choisir entre ces 5 schèmes ». Il n'en reste pas moins vrai « que le problème est strictement délimité ». Faute de données supplémentaires, nous devrions recourir à des critères littéraires pour dirimer notre choix.

Mais dans l'étude du problème synoptique, nous possédons ces données supplémentaires (les doublets) : nous pouvons donc poursuivre notre tâche.

Doublets.

On appelle doublets, on le sait, « deux passages d'un même ouvrage (ici d'un même évangile) qui se ressemblent au point de paraître une répétition l'un de l'autre (ici, double version d'un même épisode de la vie du Christ ou plus souvent d'une même parole ou d'une même suite de paroles du Christ) » (p. 1069). Dans les évangiles, on peut en dénombrer 26 : 10 en Luc, 15 en Mt et 1 en Mc. « Ne faisant pas une étude des doublets pour eux-mêmes », nous ne retiendrons que les cas où l'on trouve simultanément en présence les deux traditions (marcienne et Xienne). Ceux-ci sont au nombre de 13 : 3 en Lc, 4 en Mt, et 3 autres qu'on trouve à la fois chez Lc et chez Mt (soit 6, « si on double le chiffre pour le cas de doublets simultanés en Lc et en Mt »).

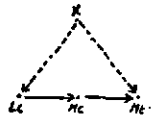
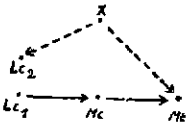
Nous ne pouvons songer à reproduire ici toute la discussion de Mgr de Solages, cela nous entraînerait trop loin. Du moins, voulons-nous montrer le genre de raisonnement qui est le sien, en prenant comme exemple le doublet de Lc dont les caractéristiques statistiques sont analysées aux p. 932 et suivantes de la synopse. On trouvera ces raisonnements aux pp. 1073-1079.

Soit Lc IX, 1-5 et X, 3-12, Mc VI, 7-11 et Mt X, 5-16.

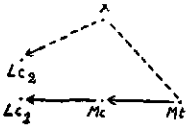
L'étude statistique de ce doublet montre que Lc_1 (IX, 1-5) suit la tradition marcienne, Lc_2 (X, 3-12) suit la tradition Xienne et que Mt a mêlé ses sources. Ce que nous schématisons, en attribuant, avec l'auteur, un trait continu à la tradition marcienne et des tirets à la tradition Xienne : soit

Lc_1	Lc_2	Mc	Mt
—	- - - -	—	- - + - -

Appliquons successivement chacun des 5 schèmes synthétiques acquis, pour voir ceux qui expliquent ce doublet et ceux, — s'il y en a — qui n'en rendent pas compte.

Le premier schème (n° 1)  l'explique facilement; il donne  ce qui veut dire que X est source de Lc_2 et de Mt et que Lc_1 est source de Mc qui influe sur Mt : Mt a donc pu combiner ses sources.

Le second schème (n° 2)  conduit à une impasse. Il

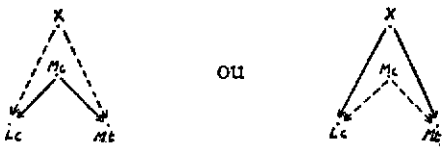
donne  ce qui signifie que X est source de Lc_2 et de Mt, texte aux sources mêlées, et que Mt, texte combiné, serait source de Mc : c'est-à-dire que Mc aurait dû éliminer de Mt ce qui provient de la source X (!) pour ne transmettre à Lc que ce qui constitue Lc_1 : ce qui paraît inexplicable !

Les 3 autres schèmes (nos 3 à 5) expliquent facilement ce doublet.

Nous nous sommes limité à l'explication d'un doublet ; si maintenant nous continuions ce même genre de raisonnement sur les autres doublets, nous arriverions à trouver une somme d'improbabilités, voire d'impossibilités, qui, mises ensemble, seraient d'un grand poids. Ce qui permet à Mgr de Solages de conclure : « le schème n° 1 est hautement improbable ; le schème n° 2 de même et il est de plus doublement impossible ; le schème n° 4 est très improbable » (p. 1084).

« Il reste donc à choisir entre deux schèmes dont l'un (n° 3) est simple et suffit (...) à tout expliquer et dont l'autre (n° 5) est inutilement compliqué d'une source Z que rien ne semble requérir [18].

« Des études littéraires ultérieures, faites sur ces bases, permettront de trancher par des arguments d'un autre ordre. En attendant, par simple économie des moyens, nous retiendrons le schème n° 3



ce qui est la même chose, mais marque la prédominance de Mc sur X dans le problème synoptique » (p. 1084).

Il ne faut toutefois pas oublier que ce schème « ne prétend nullement expliquer tout Lc ou tout Mt par les deux sources Mc et X, mais seulement leurs ressemblances, ce qui constitue l'ensemble des phénomènes synoptiques » (p. 1085).

Non content d'avoir pu trouver une solution — on aurait pu en rester là — Mgr de Solages cherche encore une dernière confirmation dans « la confrontation des résultats avec les faits ».

Soient deux auteurs (ici Lc et Mt) « en face de deux sources (Mc et X), qui, toutes les deux, ont trait au même sujet » et qui, par con-

13. « Tous ces raisonnements d'élimination de schèmes reposent sur cette considération que la genèse d'une partie du texte d'un évangile ne peut contredire celle d'une autre partie et ceci d'autant plus que les évangiles sont très courts et que l'on peut imaginer leur rédaction étendue sur de longues années. » (Note de la page 1084).

séquent, vont plus que probablement se recouper l'une ou l'autre fois (l'inverse serait invraisemblable). Quelle sera l'attitude des auteurs? Quelle source suivre? Mc? X? aucune? les deux séparément ou les deux ensemble? Autant de cas possibles. Comme il s'agit de deux auteurs qui agissent séparément, cela donne 25 combinaisons possibles dont 9 seulement sont vérifiables, car l'une des sources (X) n'est décelable qu'à l'accord de Lc et de Mt, indépendamment de Mc! Que voit-on? Toutes ces combinaisons « se trouvent réalisées dans nos textes, sauf une, en des passages plus ou moins longs et nombreux, et en particulier tous les doublets comportant les deux traditions Marcienne et Xienne s'y retrouvent, — avec bien entendu les textes aux traditions mêlées. C'est dire que l'explication « colle » admirablement avec les faits » (p. 1086).

Au terme de cette première méthode, nous trouvons donc un schème assez simple qui peut tout expliquer et un autre inutilement compliqué d'une source inconnue (Z).

B. DEUXIÈME MÉTHODE : ORDRE COMMUN DES PÉRICOPES [14].

Textes de triple tradition marcienne.

Au fur et à mesure que l'on tourne les pages des graphiques de concordance, aux couleurs si évocatrices, qui forment la base de cette seconde méthode, on ne peut pas ne pas être frappé de « l'extraordinaire parallélisme de l'ordre des textes de triple tradition marcienne en Lc, Mc et Mt, parallélisme masqué par quelques déplacements et par la masse des passages supplémentaires en Lc et en Mt » (p. 1106).

Lc a déplacé 17 versets de Mc (ces 17 versets de Mc en représentent à peu près autant en Lc) pour les transporter en 5 endroits différents seulement. Si on y ajoute les petits déplacements à l'intérieur d'un même chapitre de Mc ou de deux chapitres contigus de Mc, il n'y a en tout que 34 versets et demi de Mc déplacés par Lc : ce qui fait à peine un chapitre.

Mt, lui, en a déplacé 76 (réduits à 45 en Mt) dont 50 (réduits à 22 en Mt) appartiennent à des textes suivis de Mc (fin du chapitre IV et tout le chapitre V de Mc) et « les a transportés aussi en 5 endroits différents seulement », principalement dans ou autour de deux discours du Christ. « On peut y ajouter, si l'on veut, les petits déplacements à l'intérieur d'un même chapitre de Mc (...), représentant 22 versets et demi de Mc et 18 versets de Mt » (p. 1106).

Comme on le voit ces déplacements ne sont pas considérables.

Pour interpréter ces résultats, il nous faut à nouveau faire appel

14. Pp. 1106 à 1117.

au tableau à 4 cases, car « si les bases de la démonstration sont indépendantes de celles de la démonstration précédente, la méthode de démonstration est la même » (p. 1107) ; mais on inscrit, cette fois, comme résultats, l'ordre commun des péricopes (et non plus les mots communs). Ce qui donne le tableau suivant :

Ordre des péricopes des textes de triple tradition marcienne (p. 1108)

Ordre de Luc	Ordre de Marc	Ordre de Matthieu
		1
Lc, Mc et Mt : ordre concordant dans une écrasante majorité des textes		
2	3	4
ordre propre à Lc - Mc Quelques fois	*ordre propre à Lc - Mt* JAMAIS	*ordre propre à Mc - Mt* Quelques fois

La case 3 est toujours vide : Lc et Mt n'ont jamais d'ordre propre *contre* celui de Mc. Le tableau que l'on obtient de la sorte est donc identique à celui que nous avons trouvé, dans la première méthode, à la fin de l'enquête statistique portant sur les mots des textes de triple tradition marcienne. Il permet donc de conclure à l'existence de 5 schèmes.

Les textes de *double tradition marcienne* ne posent pas plus de problème que dans la première démonstration : ces 5 schèmes les expliquent facilement.

Les textes de *double tradition Xienne,* nous le savons pour l'avoir constaté une première fois, doivent être examinés de près, les 5 schèmes qui viennent d'être retenus ne pouvant les expliquer.

« L'ordre de Lc et Mt pour les passages de double tradition Xienne est bien moins concordant que pour ceux de triple tradition marcienne. »

« Néanmoins, il y a, au moins pour une bonne partie de ces textes, des concordances telles qu'elles ne peuvent s'expliquer par le hasard » (p. 1110). Cette affirmation, Mgr de Solages la justifie par des tableaux qui reproduisent la succession de ces textes selon l'ordre de Lc (p. 1111), selon celui de Mt (p. 1112) et selon l'ordre tel qu'il peut être reconstruit (p. 1113). — Les numéros des textes qui y sont mis en parallèle correspondent aux diverses subdivisions des textes de double tradition Xienne, textes analysés aux pp. 609 à 791 de la synopse.

Tout cet ensemble « nous oblige à recourir aux diverses hypothèses d'interdépendance de deux textes. Nous savons qu'il y en a trois. Mais un raisonnement en tous points semblable au premier, basé sur la compatibilité ou l'incompatibilité des deux groupes de schèmes (c'est-à-dire des 5 schèmes retenus pour les textes de triple tradition marcienne et de ceux dont il est maintenant question pour ceux de double tradition Xienne), nous oblige à ne retenir que l'hypothèse d'une source X et à combiner son schème avec les 5 schèmes retenus pour les textes de triple tradition marcienne » (p. 1114) : ce qui donne les 5 schèmes synthétiques déjà trouvés.

L'analyse des *doublets*, qui compare « l'ordre des textes auxquels ils appartiennent » — et non plus leurs sources — nous amène par des « raisonnements décalqués » sur ceux de la première démonstration à rejeter les schèmes synthétiques n°s 1 et 2. Il reste cette fois trois schèmes dont « deux (n°s 4 et 5) sont des complications du schème n° 3 dont on ne voit aucune raison de s'embarrasser » (p. 1115).

Une dernière confrontation des résultats avec les faits, comme dans la première méthode, mais basée cette fois sur l'ordre des textes en face desquels se trouvent placés nos deux auteurs, Lc et Mt, corrobore parfaitement ces conclusions.

Les deux preuves indépendantes, apportées par Mgr de Solages (mots communs et ordre commun des péricopes) convergent, on le voit, vers les mêmes résultats : le schème n° 3 explique admirablement, sans complication superflue, « l'ensemble des combinaisons des deux traditions » (p. 1117).

Dans un volume ultérieur, Mgr de Solages se propose de recourir aux arguments littéraires, sous une forme plus rigoureuse, grâce aux données statistiques qu'il vient d'établir. Car, nous dit-il dans sa conclusion, « le présent volume ayant pour objet la solution du problème synoptique par l'emploi des mathématiques je n'ai pas voulu y mêler des arguments littéraires » (p. 1118). Il voudrait, par la même occasion, traiter beaucoup d'autres questions, telles celle de la tradition orale, de la tradition écrite, celle des procédés de composition de Lc et de Mt, celle des doublets..., reconstruire la source X, rechercher les rapports entre les deux sources Mc et X...

La matière est abondante sans doute, mais connaissant la patience de l'auteur et la précision de ses enquêtes, on ne peut que souhaiter la parution d'un semblable ouvrage. Cela nous sera-t-il donné un jour?

Eegenhoven-Louvain R. DUTHOIT, S. J.
95 chaussée de Mont-Saint-Jean.